

JULES RENARD

et ANDRÉ GIDE

Le dernier volume du *Journal inédit*, de Jules Renard, qui va de 1906 à 1910, vient de paraître. Ce *Journal* fera suite à celui des Goncourt comme un des tableaux les moins convenus et les plus nus du monde littéraire et de l'intérieur d'un homme de lettres. C'est une mine. On y trouve de tout.

Le critique ressemble un peu à ce garçon de restaurant du *Prométhée mal enchainé*, dont la fonction est d'établir des relations entre des gens qui ne se connaissent pas, des affinités entre des écrivains qui s'ignorèrent l'un l'autre, ou se dédaignèrent. Voici aujourd'hui une petite table à faire dîner Renard et Gide.

Dans un paquet d'articles recueillis, à la fin du volume, il y en a un de Benjamin Crémieux qui dit de Renard : « Son immoralisme, son acceptation de lui-même ont un naturel qui font de lui un cousin très proche des héros de Gide. » Dans un article récent de la *Revue de Paris*, je compare moi-même l'Edouard des *Faux Monnayeurs* à l'écornifleur de Renard. Pour suivons (avec modération) les analogies.

Elles n'ont, en principe, rien de surprenant. Renard et Gide font partie, à peu près, de la même génération. Si l'un semble d'abord appartenir à l'école naturaliste, l'autre à l'école symboliste, cela n'a guère plus d'importance que les autres affaires d'école, par exemple celle-ci, que l'un a fait ses études au lycée Henri IV et l'autre à l'Ecole Alsacienne. D'ailleurs tous deux ont fait partie du *Mercury*. Et cela non plus n'a pas grande importance; le *Mercury* n'ayant jamais fonctionné comme groupement d'école, mais comme réunion d'écrivains de talent et du même âge.

Notons cependant qu'il y a eu entre les écrivains du *Mercury* et ceux — disons du dernier Goncourt — une liaison, des contacts, un langage, des penches communes. Cette liaison, il semble qu'elle se fasse sous le signe d'Huysmans. Huysmans a donné la formule d'un auteur de grand style, associant la cruelle et misanthropique observation naturaliste à ces recherches curieuses, à cette littérature érotique, à ces mœurs et à ces ralliements de chapelle, qui ont marqué une part de la littérature dite symboliste. L'importance de *A Rebours* comme charnière des deux tableaux a été retenue depuis longtemps par les historiens littéraires. Pendant toute sa carrière, Remy de Gourmont a représenté éminemment, lui aussi, ce genre de bilatéralisme, et le rapport Gide-Renard me rappellerait assez le rapport Gourmont-Huysmans. C'est une simple impression. Pour reprendre mon image, imputez-la à ce doigté professionnel du garçon dans le *Prométhée*.

Gide et Renard sont singulièrement intelligents, et leurs intelligences paraissent sinon sœurs, du moins cousines. Intelligence analytique dépourvue de l'esprit de géométrie, mais possédant celui de finesse à un degré singulier, jusqu'au moment où il devient une pointe de diamant. On ne trouve pas chez Gide la multiplicité de facettes et d'inventions qui se renouvellent incessamment chez Renard. On n'y trouve pas non plus cette recherche un peu fatigante de la formule et de l'esprit, de l'esprit à toute force. Tous deux attrapent beaucoup de poisson, et du bon (Gide le brochet, Renard la friture), mais quand on s'avance derrière eux à pas de loup pour les regarder pêcher, on s'aperçoit que Gide pêche à la mouche naturelle et Renard à la mouche artificielle. C'est bien des *Histoires naturelles* qu'on pourrait redire ce que Mme Du Deffand disait de l'*Histoire naturelle* de Buffon : « Pas si naturelle ! » Pas naturelles du tout, une collection éblouissante de mouches artificielles, qu'on ne voudrait pas autrement. Ce n'est pas quand on vient de lire Renard qu'on dirait avec Béraud que la nature a horreur du Gide !

Très intelligents, ai-je dit. Mais leur intelligence à tous deux est une intelligence littéraire, je veux dire une intelligence d'artiste, assez différente de ce qu'on entend par intelligence dans le monde de la critique et de l'Université. C'est ainsi que Gourmont passait, chez Faguet, par exemple, pour bien plus intelligent que Gide, et qu'aujourd'hui encore le terme d'intelligence n'est pas celui qui vient, pour juger Renard, à la pensée de la plupart des lecteurs. Il y a tout de même une intelligence autre que celle qui consiste à avoir des idées liées et à mépriser la pauvreté d'idées des Goncourt : c'est l'intelligence de vie, la lucidité portée avec soi constamment, de façon gênante, comme la tortue porte sa maison, comme Renard portait sa *Lanterne sourde*.

Cette intelligence qui n'est pas un instrument de technique, de découverte et d'exposition, mais une manière intime de vivre et de penser, ne se révélera pas par des exposés et des « idées », mais par une sorte de sécrétion quotidienne (dans sécrétion il y a secret), par des Mémoires et un journal intime. L'analogie la plus typique qu'on puisse trouver entre Gide et Renard, la meilleure raison de les placer à la même table, c'est la répartition pareille et l'élan commun de leur œuvre littéraire.

Tout ce qu'ils écrivent, à peu près, appartient à deux genres, d'ailleurs si parents qu'ils n'en font presque qu'un : l'autobiographie romancée et le carnet de notes plus ou moins rédigé, une alternance d'un *Je* et d'un *Il* qui ne sont après tout que le mode majeur et le mode mineur d'un même pronom.

Eloi	Edouard
=	
Jules	André

Le *Journal inédit* et *Si le grain* restent aujourd'hui, incontestablement, les deux chefs-d'œuvre de l'autobiographie au xx^e siècle, et on n'en trouverait pas une demi-douzaine de pareils dans l'ensemble de notre littérature. Ils tiennent dans l'œuvre de chacun une place de tronc, d'où partent les branches de leurs romans, de

leurs récits, et même leur théâtre; *Snul* est aussi autobiographique que le *Pain de Ménage*.

Bien entendu, il ne faut pas pousser trop loin la concordance. L'œuvre de Gide comporte des dessous, une résonance, une importance qu'on ne trouve pas à celle de Renard. Renard est cantonné presque exclusivement dans l'ironie, alors que le registre de Gide est infiniment plus vaste. Les disponibilités de poésie de Renard, on les voit toutes dans son admiration pour Victor Hugo, alors qu'un des jardins de Gide épanouit une nature active de poète. D'autre part, on ne trouvera pas chez Gide cette acuité d'observation que Renard promène sans cesse sur lui-même et sur les autres. Renard est plus



Jules Renard en 1894

psychologue dans le sens ordinaire du mot. Gide l'est peut-être davantage dans le sens profond.

La ressemblance la plus frappante me semble celle-ci. Tous deux illustrent un même cas : un enfant malheureux parce qu'il est chargé d'un message d'artiste, un artiste qui garde la liaison avec son enfance, la conscience du : « Je ne suis pas pareil aux autres ! » qui jette dans les bras de sa mère le jeune André sanglotant. Cette conscience, Gide l'a illustrée pathétiquement sur de grands tableaux. Renard en a distribué la lumière et distillé l'amertume sur les petits tableaux de *Poil de Carotte*. Le *Journal* nous renseigne sur le caractère autobiographique de *Poil de Carotte*. Renard s'appelle lui-même Poil de Carotte comme on appelait Anatole France M. Bergeret.

Poil de Carotte prend la suite de *l'Enfant*, de Vallès, ce grand écrivain en qui Taine voyait une vipère et qu'Alphonse Daudet fut seul, je crois, de son temps, à défendre. Pareillement, quand *Poil de Carotte* fut joué à la Comédie-Française, un journal protesta et déclara qu'une pareille pièce, sur cette scène, c'était une insulte à la famille française.

Un critique est embarrassé pour juger de ces cas, et je ne donne complètement tort ni à Taine ni au journaliste. Mais enfin, l'enfant malheureux et blessé du fait de ses parents qui lui ont donné la vie et qui l'aiment, c'est une tragédie vraie qui se joue tous les jours, et qu'il faut bien, en France comme en Angleterre, porter à la lumière au lieu de la dissimuler hypocritement. La *Vie d'Henri Brulard* comporte une dose d'amertume et de haine au moins aussi forte que *Jacques Vingtras* et *Poil de Carotte*. Et le jugement d'une génération par celle qui la suit, c'est un des vieux rythmes de la vie humaine.

A la date du 17 décembre 1907, on trouve dans le *Journal intime* cette note : « Faire un livre où, dans la forme de *l'Écornifleur*, j'en finirai avec la famille : papa, maman, la sœur, le frère, la femme et les enfants. » Cela veut dire simplement, je crois, le dernier livre que j'écrirai sur ma famille, M. Lepic, Mme Lepic, Ernestine, Félix, Marinette, Fantec. Mais dans la forme de *l'Écornifleur* : c'est-à-dire sans doute avec un personnage qui dit *Je* et qui est un écrivain. Et si en finir avec la famille ne signifie pas nécessairement liquider et tuer la famille, la famille en soi, il va de soi que l'auteur de *l'Écornifleur* ne conçoit pas cette œuvre sans une dose terrible d'ironie. On songe alors aux *Faux Monnayeurs*, où précisément le rôle de l'écornifleur est tenu par l'oncle Edouard. A la limite de Gide il y a aussi un livre où on en finit avec la famille. Mais notons que, pour Gide, ce qui se passe dans les livres serait plutôt le contraire de ce qui se passe dans la vie. On les écrit pour ne pas les vivre.

La critique littéraire ne forme qu'une petite partie de la critique, dont le massif se compose peut-être de la critique des idées et des êtres. Or, dans ce dernier ordre, Renard et Gide sont des maîtres de la critique, des types presque pathologiques de la lucidité dure et de la lumière passionnée.

siomies.



Des pentes analogues, celles d'une même montagne (ici la colline de la critique et de l'auto-critique) vont cependant à des bassins différents. Il serait extraordinaire que des êtres aussi intelligents que Renard et Gide, aussi penchés sur eux-mêmes, n'eussent pas pensé leur vie sous la forme d'une ligne unique, d'une destinée. Or, la destinée de Gide apparaît à Gide et la destinée de Renard à Renard fort différentes.

La destinée de Gide apparaît à Gide comme une destinée d'élection. Il ne se souhaiterait pas autre qu'il n'est. Il se croit justifié. « D'abord, je vis, et cela est magnifique. » Il a parlé, dans les *Nourritures*, je crois, de sa « méditation éperdue de Leibnitz ». Le monde, dont il fait partie

lui semble le meilleur des mondes possibles.

La destinée de Renard apparaît, au contraire, à Renard, comme une destinée manquée. On assiste, en lisant les petites notes du *Journal*, à un crépitement de ratés. Dans la maison de Dieu, dans la société des êtres, il est resté le Poil de Carotte sacrifié qu'il fut chez M. Lepic, ou plutôt il s'est imaginé qu'il le restait. Il s'est rangé lui-même dans la série des êtres manqués. La dernière note du *Journal intime* est écrite, quelques jours avant la mort, avec la satisfaction atroce du *Je meurs content* d'Oreste. Il meurt content de se connaître comme un Poil de Carotte éternel.

Ayant servi le café et apporté la note sur une telle dissonance et au moment d'une telle inimitié, le garçon pourra-t-il un jour remettre Renard et Gide à une même table ? Je crains que non. Il lui suffit d'ailleurs qu'ils aient dîné ensemble une fois.

Albert THIBAUDET.